

Et si Napoléon avait gagné à Waterloo ?

Waterloo, morne plaine... nous disait Victor Hugo.

Morne en effet, pour Napoléon surtout, qui a vu dans nos plaines brabançonnaises sonner le glas de son rêve d'Empire. Mais qu'en serait-il advenu s'il avait gagné à Waterloo ?

Il faut d'abord savoir que la probabilité de gagner à Waterloo était réelle car sans l'arrivée à propos de l'armée prussienne, le Petit Caporal n'allait faire qu'une bouchée du lion anglais. S'il avait commencé la bataille plus tôt le 18 juin ne fut-ce que d'une heure, s'il avait fait poursuivre les Prussiens directement après Ligny et non pas 12 heures plus tard, si Ney n'avait pas hésité devant les Quatre-Bras, s'il n'avait pas sacrifié la fine fleur de la cavalerie française, si le cavalier émérite Grouchy était resté avec Napoléon, si le général Constant-Rebecque n'avait pas désobéi aux ordres de Wellington lui demandant de libérer le carrefour des Quatre-Bras, si le maréchal Blücher n'avait pas échappé miraculeusement à la capture par les Français lors de sa chute de cheval à Ligny, etc... Napoléon aurait certainement gagné... !

Mais *avec des si, on met Paris en bouteille* disait-on, mais sait-on jamais, essayons de l'envisager. On parle alors d'**uchronie**, c'est-à-dire une réécriture de l'Histoire à partir de la modification d'un événement du passé.

16 juin 1815, Napoléon est aux prises avec les Prussiens de Blücher à Ligny alors que Ney a face à lui un faible contingent de troupes hollandaises et allemandes devant lui au carrefour des Quatre-Bras. Les corps prussiens sont bousculés dans le village et perdent énormément de monde. Pendant ce temps Ney a pris l'initiative et a poussé ses troupes vers le carrefour où il ne rencontre qu'une faible résistance. Les troupes alliées peu aguerries sont balayées et le carrefour est évacué, le duc de Brunswick est fait prisonnier. Le corps de D'Erlon est déjà en route vers Ligny pour épauler l'empereur et anéantir la force prussienne. Dans un mouvement tournant, le reste des troupes du brave des braves font direction des Quatre-Bras vers Ligny pour achever la défaite de Blücher. Les villages de Ligny et de Saint-Amand sont en flamme. On se bat dans les rues, on s'étripe à la baïonnette, le sang coule et rougit les rares pavés du bourg. Toutes les habitations sont dévastées et ravagées par l'incendie qui fait rage. Les Français et les Prussiens sont au coude à coude, on se bat pour chaque maison. Voilà qu'arrive les milliers d'hommes du 1er corps de D'Erlon et la victoire commence à se profiler pour les Français. Une poignée d'heures plus tard arrive la moitié du contingent français avec le Rougeaud à sa tête. Les Prussiens ploient sous le nombre. Dans une ultime charge, le maréchal Vorwärts tombe de cheval et est capturé par l'ennemi, le commandant prussien est étêté. Les impériaux sont vainqueurs. Les quatre corps de Pirch, Von Zieten, Bulow et Thielemann sont en déroute et fuient dans un désordre indescriptible. Ordre est donné au fraîchement promu maréchal Grouchy d'aller sabrer la canaille d'Outre-Rhin et il ne se fait pas attendre. Tels des essaims d'abeilles tueuses, la cavalerie française déboule sur les masses informes des fuyards et frappent d'estoc et de pointe, ne laissant qu'un silo sanglant derrière eux. Les survivants se dirigent en masse vers Sombreffe afin de

rallier leur base arrière située à Liège, mais ils sont défaits et ne constitueront plus aucune menace pour l'empereur avant longtemps. Napoléon et Ney se congratulent devant un tel succès. Il rencontre alors le vieux maréchal qui n'a rien perdu de sa hargne envers ses adversaires, mais le loup prussien n'a plus de dents et ne risque plus de mordre.

17 juin. Wellington n'a pu être mis au courant du désastre de Ligny et espère toujours recevoir l'appui de Blücher sur sa position de Mont-Saint-Jean le moment voulu. Il récupère les troupes qui ont fui aux Quatre-Bras et commence à organiser sa position défensive devant le petit hameau brabançon. Les trois fermes de son dispositif lui permettent un ancrage défensif sûr de ses troupes.

Pendant ce temps, Napoléon planifie son arrivée sur les positions de Wellington. Il veut terminer cette campagne par un coup d'éclat, à la Austerlitz. Grouchy qui s'est avancé avec ses sabreurs jusqu'à Namur attend l'infanterie et l'artillerie de son corps d'armée pour ensuite se diriger vers Wavre afin de fondre le lendemain sur l'aile gauche des alliés. Napoléon quant à lui, augmenté des corps de Ney, se dirige sur la route de Charleroi à Bruxelles pour affronter Arthur Wellesley, duc de Wellington.

18 juin. Deux armées se font face. Sur la ligne de crête, on distingue clairement une ligne d'uniformes rouges, l'arme au pied attendant le choc inéluctable. Trois fermes verrouillent le dispositif : à l'ouest, la ferme château d'Hougoumont, au centre la Haye-Sainte, blanche immaculée, tel un vaisseau échoué dans les blés de ce mois de juin et à l'est la ferme de la Papelotte. Devant les Alliés s'étale la fine fleur de l'armée du Nord, des rangs d'uniformes bleus à perte de vue, plus de 10.000 chevaux avec les fameux cuirassiers, géants de fer à la détermination inébranlable qui a maintes fois fait la différence sur les champs de bataille.

Les 80 canons de la grande batterie débutent leur vacarme d'enfer en milieu de matinée. La nuit a été calme et le terrain est sec, idéal pour l'artillerie. Si les coups ne sont pas directs vu la protection de la contre-pente de la crête, les ricochets des boulets sèment la terreur dans les rangs britanniques. Les têtes volent, les membres se brisent, les chevaux s'affaissent. Le moral des troupes alliées commence à faiblir et c'est le moment que choisit Napoléon pour faire avancer ses phalanges guerrières. Napoléon ne veut pas tergiverser et il fait avancer l'ensemble de ses forces tel un rouleau compresseur. Le 1er Corps marche sur l'aile gauche et le centre, le corps de Reille s'enfonce dans le bois faisant face à Hougoumont pour attaquer l'aile droite. Les corps s'ébranlent flanqués de leur artillerie à cheval. Arrivée à portée, elle se déploie et pilonnent à bout portant les rangs ennemis. Devant Hougoumont les obusiers crachent des obus incendiaires qui embrasent rapidement la ferme et déciment leur occupant. La même vision d'horreur se répète devant la Haye-Sainte où la légion germanique du roi du major Baring fond comme neige au soleil dans ce brasier infernal. A cette vision cataclysmique Wellington décide d'arrêter net cet élan irrépressible et demande à Lord Uxbridge d'envoyer ces centaures séance tenante. Si tôt dit, si tôt fait. Les Union et Household brigades s'élancent au son des trompettes sur tout la largeur du front. Les 1st et 2nd regiments of Life Guards, le Royal Regiment of Horse Guards et le 1st King's Dragoon Guards du Major-General Lord Edward Somerset s'abattent sur le corps de Reille tandis que

les 1st Royal Dragoons, 6th Inniskilling Dragoons et le célèbre 2nd Royal North British Dragoons plus connu sous le nom du régiment des Scots Greys ou Écossais gris du Major-General Sir William Ponsonby sur le corps de D'Erlon. La première ligne de la Household brigade est fauchée par la mitraille crachée par l'artillerie de Reille mais elle réussit à arrêter net la progression du corps vers son objectif. L'Union brigade traverse les lignes alliées pour fondre sur le 1er corps qui a réussi à se former en carré afin de résister à la charge, mais certains carrés se brisent et deux divisions sont repoussées de la crête entraînant les autres dans leur repli. L'élan initial français est brisé et le front se stabilise. La Haye-Sainte est évacuée par le major Baring et les Français s'y installent. Les boulets pleuvent sur les lignes alliées ce qui oblige Wellington à faire reculer ses troupes derrière la crête pour les préserver. Ce mouvement de recul n'a pas échappé à Ney qui croit à un repli général de son adversaire. Son sang chaud ne fait qu'un tour et il rallie la totalité de la cavalerie française pour aller tailler en pièces ces mangeurs de rosbif. Près de 10.000 cavaliers s'ébranlent dans un tintamarre indescriptible. Les trompettes égrènent les ordres successifs : au pas, et après quelques centaines de mètres au trot. Les cavaliers passent au travers de leur troupe qui arrête immédiatement leur bombardement en règle. Arrivés sur le plateau, ils font face à plusieurs carrés constitués à la hâte qui peinent à résister à cette vague cuirassée qui s'avance vers eux. Plusieurs carrés cèdent et les cavaliers s'y engouffrent sabrant les malheureux fantassins. Certaines troupes se débandent dans des cris d'épouvante. Les hussards de Cumberland tournent casaque et s'enfuient sur la route de Bruxelles. Mais les charges épuisent les cavaliers et la promiscuité de la zone ne leur permet pas de se rallier correctement. Toutefois les charges ont porté leur fruit et ont irrémédiablement sapé le moral et la cohésion des alliés. Sur tous les fronts de l'attaque, Wellington ploie sous le nombre et résiste mais son dispositif se fissure. Il est temps que Blücher vienne le sauver comme prévu de cette issue fatale. C'est alors qu'il entend le canon tonner sur sa gauche, son sauveur est en route, pense-t-il. Il envoie plusieurs de ses aides de camp vers l'ouest pour confirmer ses intuitions. Mais la réalité ne fait pas écho à ses espérances et ses messagers lui annoncent qu'ils n'ont vu que des uniformes français sur l'aile gauche avec à leur tête le maréchal Grouchy qui s'est rabattu de Wavre dans la nuit vers Mont-Saint-Jean. Cerné de toute part, Wellington est aux abois et Napoléon ne va pas lui laisser le temps de se ressaisir. La Garde riche de plusieurs milliers d'hommes est l'arme au pied depuis le début de l'affaire. Les Immortels, phalange sublime et immaculée, imperturbable devant le feu, veut aussi en découdre et Napoléon va lui en donner l'occasion. Il donne cet honneur aux vieilles moustaches des bataillons de la Vieille Garde. Dans un ordre impeccable, l'arme à l'épaule, les grenadiers remontent le plateau sous le feu nourri de l'ennemi. Dans un mouvement irrépressible, elle arrive sur la crête malgré d'importantes pertes et abaissant leur fusil, dresse une forêt de baïonnettes devant les yeux terrorisés de leur ennemi. A cette vue, le peu de résistance encore existant dans les rangs alliés s'effondre tel un château de cartes et aux mots de « Sauve qui peut ! » l'armée alliée se débande dans un chaos indescriptible rendant les Français mettre du champ de bataille. L'aigle impérial a vaincu.

Malheureusement, toute cette belle histoire n'est qu'une simple uchronie et la vérité historique est tout autre comme nous le savons. Mais il faut savoir qu'il est fort probable que la victoire à Waterloo de l'empereur n'aurait été que de courte durée car face à la détermination des Alliés qui avaient redessiné la carte de l'Europe et le million d'hommes qui était aux portes de l'Hexagone, les faibles ressources militaires du Petit Tondu allaient

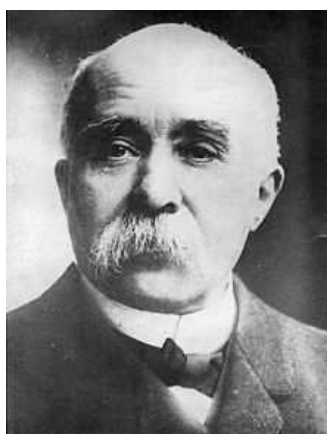
être rapidement balayées. Mais entêtons-nous et persévérons dans notre détermination à croire que le meilleur manœuvrier d'Europe aurait pu imposer sa loi aux puissances coalisées.

La première conséquence majeure aurait été que la puissante Grande-Bretagne ne serait jamais devenue la superpuissance qu'elle a été durant la plus grande partie du XIXe siècle et ce jusqu'à la Première Guerre mondiale. Avec le concours nécessaire (mais peu probable) des puissances continentales, Napoléon aurait asphyxié son commerce basé sur son omniprésence maritime et elle n'aurait pas joué le rôle majeur qu'elle a joué à cette période au travers de son empire colonial.



La langue anglaise n'aurait alors sans doute pas eu l'importance qu'elle a maintenant au niveau international. Il ne faut pas oublier qu'au XIXe siècle le français était depuis plus d'un siècle la langue internationale de la diplomatie par excellence et qu'elle était parlée dans toutes les Cours européennes, sauf en Angleterre, bien sûr ! Savez-vous que l'ensemble des plénipotentiaires présents au Congrès de Vienne en 1815 parlaient le français, sauf le représentant anglais (bien sûr), du moins au départ,

Lord Castlereagh qui sera vite remplacé par un certain Arthur Wellesley, duc de Wellington, citoyen britannique d'origine irlandaise (il est né à Dublin) qui maîtrisait parfait la langue de Molière.



Si les Français n'avaient pas perdu leur hégémonie en Europe durant le XIXe siècle contrairement aux Anglais, ils n'auraient pas dû faire appel à eux et aux Américains pour venir les secourir du joug allemand en 1914-18. Dès lors un certain Georges Clémenceau, lors de la signature du Traité de Versailles le 28 juin 1919, n'aurait sans doute pas demandé que le traité soit rédigé en français et en anglais, les deux versions faisant également autorité. Par cet acte, Clémenceau mettait fin à plus de 200 ans d'hégémonie du français comme seule langue officielle de la diplomatie occidentale depuis le traité de Rastatt de 1714, qui mettait fin à la guerre de Succession d'Espagne. Ayant épousé une Américaine et ayant séjourné aux Etats-Unis, le vieux tigre comme on le surnommait maîtrisait parfaitement la langue d'Outre-Manche. Il accepta de ce fait qu'elle devienne, à côté du Français, la langue de travail de la Conférence de Paix suite au premier conflit mondial. Il ne faut pas oublier également que les représentants britannique, David Lloyd George, et américain, Thomas Woodrow Wilson, ont fortement insisté pour qu'il en soit ainsi. La langue anglaise fut dès lors reconnue au plan international et ne serait plus jamais contredite comme on le sait aujourd'hui. Flûte ! ou plutôt Damned ! (version anglaise) ou F... ! (version américaine). Merci Georges !

Il est également probable que des nations majeures comme l'Allemagne ou l'Italie n'auraient peut-être pas vu le jour au XIXe siècle, du moins pas sous leur forme actuelle.

N'oublions pas que la France a compté à son apogée sous l'Empire jusqu'à 130 départements couvrant une bonne partie de l'Europe. A l'époque, les départements comme Apennins, Gênes, Montenotte, Simplon, Doire, Marengo, Pô, Sézia, Stura, Rome, Trasimène recouvraient le Piémont, la Ligurie, la Toscane, L'Ombrie, le Latium et une partie de l'Emilie-Romagne de l'Italie actuelle avec à côté le Royaume de Naples où régnait Joachim Murat, beau-frère de Napoléon et le Royaume d'Italie gouverné jusqu'en 1814 par Napoléon I^{er} lui-même avec comme vice-roi son beau-fils, Eugène de Beauharnais. N'oublions pas que l'Italie telle que nous la connaissons actuellement ne sera réunifiée que sous le Royaume d'Italie en 1861, 10 ans avant l'empire allemand.



L'Allemagne a été pendant très longtemps un conglomérat d'états ou Landen indépendants, Le Saint-Empire romain germanique créé au Xe siècle est, sous la pression de la France, dissous en 1806 et remplacé par la Confédération du Rhin sous protectorat français. Après le congrès de Vienne celle-ci est remplacée par la Confédération germanique sous tutelle autrichienne. Après avoir d'abord écrasé les Autrichiens à Sadowa, les Prussiens défont les troupes françaises d'un certain Napoléon III pour finalement proclamer l'Empire allemand dans la galerie des Glaces du château de Versailles en 1871. Ancré dans les idées nationalistes de la Révolution française, va se développer alors le pangermanisme qui visera à réunir tous les germains unis par la même langue et la même culture. Cela dérivera malheureusement au début du XXe siècle sur deux guerres mondiales vu la volonté allemande de créer un espace vital au cœur de l'Europe sur les vestiges des anciennes dynasties des Habsbourg et des Romanov entre les pays historiquement hégémoniques en Europe continentale: la France, l'Autriche et la Russie.



Si le rêve européen de Napoléon avait survécu au désastre de Waterloo, sommes-nous certains que l'Italie et l'Allemagne actuelle auraient existés telles que nous les connaissons aujourd'hui ? Aurions-nous alors connus les désastres inouïs des deux conflits mondiaux qui ont vu périr au total près de 100 millions d'individus sur une période de 30 ans ?

Nous pouvons ainsi continuer à nous projeter dans cette uchronie et se demander qu'en aurait-il été des arts ou des sciences ? Ou encore de l'influence des Etats-Unis en Europe avec leur base arrière en Grande-Bretagne. Ne dit-on pas parfois que la Manche est bien plus large que l'Océan Atlantique ? Merci dès lors de me faire part de vos délires uchroniques...